

Freud encore Simone Valantin

L'idée vient parfois que l'on pourrait réécrire le réel contemporain de la féminité et élaborer des concepts complémentaires à la théorie freudienne. Les batailles féministes, depuis longtemps tenues à l'écart de la psychanalyse méfiante à l'égard de toute idéologie - hormis la sienne - font entendre des nouveautés du côté des représentations de la sexualité.

La sexualité féminine tout autant que les autres sexualités (infantile et perverse) demande de nouveaux langages qui tiendraient compte du travail analytique, des demandes d'analyse des femmes et adressées aux femmes analystes notamment, même si ce distinguo entre hommes et femmes analystes fait effet de résistance. Une longue marche à travers l'œuvre freudienne et un retour à la source du texte entrepris il y a quelques années ouvrent à un autre discours sur le « Weibliche ». Des « oublis » ou des oubliés de la théorie freudienne de la féminité font résurgence dans la pensée contemporaine.

Les références « classiques » de la théorie freudienne faisaient de la femme un « petit homme » jusqu'à la puberté, doutaient d'un surmoi chez la femme, faisaient du clitoris un vestige du pénis, confondaient masochisme érogène avec féminité et présumaient que la petite fille blessée narcissiquement se tournerait vers le père et s'éloignerait de la mère. Elles apparaissent comme de plus en plus paradoxales surtout aux yeux des non-analystes et au regard des évidences de la féminité contemporaine. Elles font même vaciller la psychanalyse et mettent en cause sa crédibilité auprès des femmes.

Des formes d'érogénité multifocales qu'on ne peut plus attribuer à l'hystérie mais à la pluralité des zones érogènes chez la femme, une intégration de l'absence du pénis par identification à ce pénis comme protection contre l'angoisse d'un vide insondable, une pensée référée à la valeur symbolique du phallus, une acceptation d'être aimée pour elle-même sans devoir être porteuse d'un éclat phallique qui ne lui serait pas destiné, sont les nouvelles donnes de la féminité tellement évidentes, qu'on se pose la question de leur si longue absence dans le corpus analytique. Plus encore, l'angoisse de castration est assignable à la femme, elle qui « classiquement », n'avait droit qu'à un « complexe » et lui fermait l'accès à la sublimation. La femme en usait pourtant déjà pour réaliser des identifications utiles à sa sauvegarde narcissique, pour répondre à l'agresseur-mère et au pénis-phallus, pour faire barrière contre tous les réengloutissements menaçants et les angoisses archaïques de rétorsion et de dévoration.

Des mots manquent au vocabulaire féminin familier qui auraient trait à une identité précocement

sexuée et à la continuité narcissique primaire née de « l'accordage » en représentations de l'enfant et des adultes. Des mots manquent au constat de l'état de femelle ou félicité (porter sein et enfant), à la représentation d'une pénétrabilité et d'une réceptivité non castrée et non castrante première, à une maternité vécue autrement que profondément psychotisante, à l'envie suscitée chez l'homme et non à sa peur, du portage femelle du « devant », à la finitude sexuée..., tous faits apportés par la psychanalyse elle-même et par la plus freudienne. Les sexualités réputées inaccessibles à l'analyse (homosexualité féminine), décrites jadis dans leurs revendications dérisoires à la mascarade et au simulacre, renvoient aujourd'hui aux sources érogènes de la jouissance corporelle de l'enfant fille ou garçon, avec la mère, et nous interrogent sur les effets d'une altérité première vécue comme effraction.

Plus encore, on sentirait la nécessité d'appel à de nouveaux modèles intégrant à la fois l'ordre et le désordre, l'énigmatique et l'élaboré, l'accidentel et le structurel, le contingent et le nécessaire. Des approches psychanalytiques dégagent le corps des femmes de l'emprise du préjugé « hystérique » et réclament une conceptualisation autre de leurs maladies, à l'image d'un modèle récursif cité pour rendre compte des aléas de la maternité et comprendre comment un événement « actuel » peut arrêter un fonctionnement du psyché-soma différencié et organisé. Les nouveaux langages de l'aléatoire, ces « nouvelles métaphores » semblent donc venir au devant des pathologies de la vie pour permettre à la métapsychologie classique d'intégrer des faits immatériels tels que le « bruit », le discontinu, le traumatisme, la capacité « auto-organisatrice » générante de sens en disant davantage la complexité du système psychosomatique.

Aux principes de constance et aux modèles de l'évidence (anatomo-pathologique, tissulaire) rapatriés par Freud dans la psychanalyse, se substituent des modèles de ruptures, invisibilité, trou et catastrophe.

Il faut donc formuler autrement ce que plusieurs générations d'analystes ont déjà appris de Freud à savoir que les premières théories sexuelles infantiles (celles du monisme phallique) qui perdurent toute la vie et se redévoient dès qu'il y a surgissement d'étrangeté, sont déjà des réponses complexes à la figure castratrice primordiale et sont inscrites dans la transcendance de la situation originaire : l'intraduisible interne au message de l'adulte, est transféré comme écho, résidu, qui se traduit inlassablement mais n'est jamais réduit. Il est reste et énigme. Ainsi, l'impuissance reconnue par l'enfant à combler la mère dans le renoncement à la jouissance devient-elle théorie sexuelle infantile, source elle-même de théories, ouvrant à la pensée. Féminité et bisexualité sont des états psychiques présents au niveau préconscient représentables par le moi, pensées intermédiaires faisant pensées.

La sexualité féminine depuis quelques années, à travers les témoignages cliniques et la réélaboration des absents de la théorie classique, tente donc de se définir à partir de l'invisible de

sa génitalité, au lieu de l'énigme et l'obscur du maternel, à travers les ombres des « Mères ». La psychanalyse a engagé un discours sur le non-représentable et le non-figurable et ce faisant sur son propre non-représentable. « Bouche d'ombre » dit-on aujourd'hui plutôt que continent noir pour parler de la femme. « Figures du négatif » dit-on aujourd'hui pour rassembler la nouvelle pensée psychanalytique née du travail du représentatif et de ses conditions d'émergence et défaillances du côté de l'hallucination négative.

Les notions d'absence, de contenance et de limites, de creux et de suspens auxquelles sont attachées la « nouvelle métapsychologie » n'affirmeraient-elles de façon réitérée, quasi quotidiennement leur filiation féminine ? Car générées par la confrontation dans la clinique des femmes par les femmes, elles offrent des formes, semble-t-il, adéquates aux problématiques de la psychanalyse contemporaine. Elles permettent d'y voir un peu plus clair en affirmant la souplesse des limites entre le pénétré et/ ou le pénétrant, entre le féminin et le masculin, l'interne et/ ou l'externe, la proximité entre la source et l'objet...

La sexualité féminine se pose donc pour les psychanalystes d'aujourd'hui en termes de retour à l'originare d'une communication et d'un échange dedans-dehors d'ouverture à la vie psychique. Elle se pose en termes de constitution des premiers objets sources par la réception et la traduction de signes énigmatiques du sexuel de l'autre, faisant intrusion et vacillement dans la psyché pour un devenir de sens. Elle se pose en termes de représentations d'absence de l'objet et d'appel à la capacité de rêver pour penser le manque (pénis ou enfant) : un premier féminin et un premier maternel seraient dans une boucle quasi parfaite, produits et producteurs de la capacité de rêverie de la maternité et de la féminité ?

La théorie analytique de la féminité fait retour et discours sur l'obscur échange premier aux origines de la vie et de la pensée entre mère et enfant et sur l'intuition précoce et déjà savante de l'intérieur ou de l'antérieur chez le sujet. La mère et l'enfant en sont les premiers grands témoins et historiens. Les découvertes du féminin et du maternel dans l'analyse, mènent à des formulations d'un « premier » temps des échanges et des identifications porteuses et fécondeuses de continuité identitaire.

W. Bion, J. Laplanche accordent intérêt à ces signaux séducteurs et à ces objets bizarres.

Une théorie de l'énigmatique et du signe proposerait un modèle de la rencontre de l'autre et avec l'autre radicalement différent (das Andere), paradigmatique de la rencontre avec la féminité et de la féminité.

De cet échange premier, la situation analytique fait, de toute évidence, commentaire, récit et interprétation, révélation et réorganisation..., après coup. Sans la situation analytique, les figures du négatif et les représentations d'absence et de silence ne seraient pas : n'est-ce pas la castration de

l'analyste-femme qui fait advenir par sa confrontation à la castration de l'autre analysée, la représentation impossible de l'obscur originaire ?

On ne saurait rien de cet énigmatique s'il n'y avait pas l'analyse. On ne saurait rien en dire non plus s'il n'y avait un retour et une infidélité... des analystes à Freud, à la théorie et de l'œdipe et de la castration.

Mais la théorie ne risquerait-elle pas encore un nouveau fourvoiement ?

Déjà dans la poursuite des ombres, d'une ombre à l'autre, n'y a-t-il pas risque de se perdre ?

Il n'y a pas si longtemps encore, la théorie de la féminité s'est trouvée prise dans les rets d'une visée phallique et d'une survalorisation à tout va du phallus, sidérée par un discours portant à son acmé la dévalorisation de la puissance gestatrice et fécondante de la femme comme si le poids du passé et des asservissements talonnait ceux qui voulaient la délivrer de son réalisme (s'il en était besoin on peut rappeler au souvenir le premier mouvement au sein de la psychanalyse au temps de Freud, initié par Karen Horney et repris par Jones au nom de sa lecture de Mélanie Klein). La théorie cheminerait-elle derechef à la poursuite d'un royaume des ombres esclaves, accessible aux seules initiées et révélé discrètement dans des lieux clos ? Que de mots en effet aujourd'hui et de textes sur le sentiment obscur et fluctuant de la différence de l'autre à soi et de sa propre différence à soi-même, de sa propre étrangeté comme réalité subjective sans qu'une limite soit maintenue pour une négociation entre tout et rien.

Si l'alchimie du ventre maternel et le domaine du féminin deviennent moins secrets y compris dans le dévoilement des lieux féminins jusqu'ici occultés, sein ou vagin, par le texte freudien, ces derniers doivent faire énoncés, sinon ils deviennent eux-mêmes fétichiques de l'obscur et de l'énigmatique jouant de l'invisible/ visible, alors que la définition présente du destin de la féminité est de s'opposer au fétiche freudien du visible/ invisible du pénis ?

La femme encore une fois ne serait-elle pas attente et guetteuse de l'ombre tandis que l'homme verrait clair et parlerait.

Les analyses de femmes par les femmes sont interminables. Elles demandent qu'on en parle.

On en appellera alors à un retour de la question de la castration chez la femme au sein même de la représentation de l'originaire et du corps invisible. Ce retour est un après-coup organisateur d'un antérieur non sexuel laissé là : dans le champ analytique on ne peut pas concevoir un temps premier qui ne serait pas « initial » et qui ne porterait pas en lui la marque de l'altérité et du sexuel. On entendra ainsi les questions contemporaines en n'oubliant pas que la psychanalyse propose justement une théorie matricielle des contradictions chez l'être humain dans et par la théorie de l'œdipe et de la castration. La temporalité propre à la pensée psychanalytique marque les questions

primordiales qui prennent naissance dans un moi-corps aux limites incertaines, du sceau de l'altérité et du doute et de la culpabilité. L'après-coup ouvre à l'élaboration.

La théorie est nécessaire dans ce qu'elle apporte de divisions et de questions, même si elle est apparue bien plus d'une fois dans la panne ?

Elle protège et fait barrière.

On n'y comprendrait rien s'il n'y avait pas une histoire déjà reconnaissable et efficace dans sa complexité et ses manques. Le roman de la sexualité féminine s'est écrit en plusieurs étapes et sur plusieurs temps, depuis les premiers moments d'émergence de la psychanalyse. Il a commencé par des récits d'une préhistoire réinventée et a proposé des personnages : des petites filles, en 1919, en 1920, toutes différentes les unes les autres, différentes de leurs mères et des petits garçons, les unes désolées de n'avoir pas de pénis, les autres étonnés d'en posséder un ; mais, même du temps de Freud peu de cas répondent à ce modèle, sinon avec beaucoup d'incertitudes. Les formulations de la sexualité féminine proposées par Freud et dont il est facile et fréquent de dire aujourd'hui la réification, l'incomplétude, l'occulté, le faux-vrai, sont heureusement encore incomplètes. Le sexuel avoue Freud, en 1916, se dérobe d'ailleurs à toute définition. Il n'est possible que de proposer, de façon approchée, une construction, une fiction, un bricolage.

L'exemple est la chose même, dit Freud : faute de définition claire, on peut parvenir à une saisie de l'objet en se soumettant aux rythmes d'une pensée qui y mènerait par son mouvement même. Freud excelle d'ailleurs à ménager l'intrigue et le suspens. Une théorie sexuelle infantile est proposée pour opposer aux angoisses archaïques une parade, une réponse colmatant la perte de soi dans sa destitution probable d'unique et de « majesté ». Une théorie sexuelle de la féminité offre des changements... de lieux du corps, d'objets, de personnages séducteurs, autrement dit un vacillement. « Des incertitudes et des contradictions sont à prévoir » écrit Freud en 1935.

Les objections de K. Horney, de M. Klein, de E. Jones qui proposent une énonciation « naturelle » de la féminité, seraient prémonitoires du désarroi d'un oedipe lié à une perte objectale précoce (celle du père) et d'une féminité aux enjeux d'une bataille sans merci et d'une rétorsion de la mère.

Après bien des hésitations et les nombreux ajouts à la première théorie sexuelle, Freud propose la phase phallique en 1923 (que renommera bientôt à son tour E. Jones) : un seul organe pour les deux sexes. C'est une fiction. L'angoisse de perdre le pénis (vu et désigné dans l'entendu) permet au petit garçon de mettre en discussion ses désirs infantiles et sa sauvegarde narcissique, de proposer la partie pour le tout. Il jouera en effet une partie de son avoir.

La fille ne peut en faire autant. Puisqu'elle ne voit pas et ne sait pas ce qu'elle a et ne sait dire à qui elle appartient ni où ça se tient. Elle met tout son être en jeu : tout ou rien dit-elle et elle vacille à la

moindre menace d'incomplétude, en soutenant qu'elle n'est pas là pour elle-même ou qu'elle est à la place d'une autre.

La théorie sexuelle infantile chez le garçon élabore le lieu de la confusion anatomique et y met de l'ordre. La fille, non, à moins de dire que l'organe féminin par excellence est en location, ou en sursis..., à moins de refouler là où il y a creux, invisible et informel... pour un sauvetage ultime et, dans les meilleurs cas, une identification tardive à l'objet du manque.

La femme paraît démunie quand elle n'a pas et dit ne pas avoir ou ne plus avoir : violente et irréparable apparaît l'absence d'objet vécue comme perte narcissique totale.

Le paradoxe demeure : il y a danger et menace d'engloutissement et de perte de soi, de démenti permanent d'identité et d'appartenance, reduplication à l'infini du spéculaire d'une image d'elle-même néantisante si elle n'accepte pas une limite ; et en même temps, une acceptation de la théorie de la castration est une soumission.

Pourtant naturelle ou défensive, originaire ou oedipienne, phallique ou non, la féminité peut-elle éviter de se parler dans des termes-limites à la toute-puissance ?

On croyait pourtant s'être débarrassé de cette épineuse question de la castration. On n'en finissait pas d'énumérer les points insupportables de la théorie freudienne : celui de la bisexualité imposée aux deux sexes, de la théorie du monisme sexuel, de l'envie de pénis chez la fille, du complexe de castration, de la différenciation sexuelle tardive par perception soudaine du manque, de la primauté de la sensibilité clitoridienne, de la reconnaissance tardive du vagin, de la soumission postooedipienne chez la fille..., de l'identification à la mère dans la rivalité oedipienne ; on pouvait croire que l'évolution socioculturelle et politique prenait finalement en compte ce que Freud n'avait pu résoudre de la définition d'un sexuel disjoint de la fonction de reproduction ; que par la force des choses, et peut-être par un simple changement dans la condition féminine engagé depuis plus d'un siècle, on pouvait être une femme sans être dans la dépendance de la représentation masculine, être femme sans être mère aussi.

On est allé chercher des déterminations historiques et des justifications au « roc biologique » ; on s'est tourné vers les contextes historiques, reconstitué le roman familial de Freud (la mère pré-oedipienne de Freud a été récemment mise en cause) ; on a évoqué les premières batailles entre psychanalystes femmes et Freud, salué le dévouement des épigones soumises ou la rage des contestataires peu écoutées, mais on ne peut s'y soustraire. C'est une métaphore ou une question d'appartenance lancinante, renouvelée à chaque génération d'analystes.

On a cru un temps que le modèle du manque pouvait être celui de la féminité. Les représentations d'une société pourvue et l'efficacité d'une théorie reconnue de l'inconscient pouvaient donner un

langage de présence aux formes absentes de la maternité.

Mais les temps changent encore et proposent d'autres enjeux sans qu'il soit question de batailles violentes et publiques. Les questions de féminité vont s'énoncer dans des lieux feutrés et secrets où le visible et le manipulé proposent un reflet à l'infini de son vide à « la femme sans ombre » promue spectatrice d'elle-même et d'un cycle complet de fécondation. La technicité des fécondations in vitro peut inspirer les analystes : l'autoconservatif et le sexuel se donnent bataille dans le dévoilement du ventre.

A qui appartient ce ventre ?

Il y a quelqu'un qui désigne, quelqu'un qui fait signe, et des images.

De ces signes, il est fait usage. N'apprend-on pas que certaines femmes font cadeau à leur famille de la cassette échographique de l'enfant qu'elles attendent... en attendant ? Le désarroi pourrait justifier cette idéalisation d'un moi-corps aux limites incertaines, promis à la déflation ; à moins que ce ne soit la seule défense possible devant un déferlement et une submersion d'excitations rappelant la violence première de la représentation imagoïque. De quelle psyché viendra la désignation symbolisante ? A qui appartient l'image ?

La clinique de l'inconception, c'est-à-dire les aléas de la conception apporte d'autres faits : la procréation est un fait observable et le processus s'engage dans un visible/ observé multiplié. Il risque lui-même d'être englouti par la répétitivité propre à la fascination du voir et à la perversion de la technique encore que les processus de la fécondité soient à la merci d'un renversement... aléatoire de l'inconscient.

On découvre, dans certaines occurrences pathologiques que le désir n'est pas celui d'enfant mais désir d'échapper à la féminité dans ses patientes constructions et déconstructions et longs réaménagements, sources de nouveautés et d'étrangetés pour certaines mais insupportables aux identifications-miroir d'une fille à une mère imaginaire toute puissante et trop excitante.

On apprend aussi que la rencontre « accordée » avec une donneuse d'ovocytes connue, semble plus déterminante et prometteuse de réussite que l'implantation de l'ovocyte lui-même.

On peut parler d'une circonstance exemplaire où le nom et la proximité de l'autre reconnue s'allie à une reconnaissance après coup des messages premiers d'une mère séductrice et inductrice des premières satisfactions sexuelles.

La féminité se protège peut-être par là de la séduction d'un vide monstrueux.
